

***Mercredi 15 septembre 2010***

*(Suite de la garde à vue de Lawrence Turner, commissariat de Bourges)*

— Admettons, monsieur Turner, admettons. Encore que je n'aie pas le souvenir que Victor Hugo ait tâté du bain avant d'écrire *les Misérables*... Mais vous êtes un poète... Avec vous les disputes deviennent des instants de pure lumière et la prostitution un happening littéraire... Bravo !... Elle vous fait donc part de cette inflexion notable dans sa carrière... d'auteure, et vous, de votre côté, très naturellement j'imagine, comme tout bon proxénète qui se respecte, ou qui s'ignore..., vous lui dites *Bravo ! Ma chérie ! Bravo ! Quelle sage et enthousiasmante décision ! Je suis tellement rassuré, si tu savais, j'ai eu peur un instant que tu ne te sois décidée à entrer dans la police. [...]* Expliquez-moi tout ça, monsieur Turner.

— (Il réfléchit un court instant, en quelque sorte pour déterminer sa stratégie de défense) Dans les grandes lignes, vous avez raison,

commandant. Après, là encore, de nouveau, les choses ne se sont pas passées de manière aussi simples que vous le caricaturez.

[...]

Vous lisez le journal d'Alice, commandant ? Alors pensez précisément à tous ces posts sinistres qu'elle écrivait entre le moment où elle est arrivée à Bourges et celui où elle a tourné le dos à... *la chance* d'avoir un CDI dans une... *boîte* de rêve, lorsqu'elle citait Léo Ferré – « Toute cette tristesse qui se lève le matin à heure fixe » – ou Orelsan – « Moi aussi, je suis perdue d'avance » – en se demandant chaque jour encore et encore « Pourquoi je suis si triste tout le temps ? » ou combien de temps elle allait pouvoir tenir « à pas tout envoyer chier, à faire semblant », à supporter « toute cette réalité prosaïque qui me serre la gorge et me fait pleurer de rage et de dépit » en ayant « toujours envie d'être ailleurs, de me sauver ». Lorsqu'elle écrivait « C'est pas la vie que je veux », « Tout ça me désespère, me dégoûte et me terrorise » ou « J'ai trop honte. Et j'ai honte d'avoir honte. » Relisez à présent le même journal mais au printemps dernier, moins de deux ans plus tard, et osez me dire que j'ai tort si je ne peux que constater, non pas que la prostitution l'a rendue heureuse, mais, c'est une nuance très

importante, que, par la prostitution, [...] elle a pu toucher à un moment donné de sa vie un chemin qui l'a assurément plus rapproché qu'éloignée du bonheur.

L'esprit de Lespalettes, pourtant plus ouvert que d'autres, est à cet instant en complète fermeture. *La prostitution, c'est mal*, il lui est difficile comme à la plupart de questionner cette certitude sans remettre en cause tout un système de valeurs considéré comme acquis, et il certain qu'il serait plus confortable d'avoir en face de lui un proxénète cynique ou un amoureux transi qui croupit dans la honte, la culpabilité. Lawrence poursuit :

[...]

— En ce sens, on peut dire que la marginalité est toujours plus intéressante que la... *normalité*. Sûrement pas préférable pour chacun, probablement pas toujours supérieure, mais plus riche, cela me semble une certitude. Et ce, d'ailleurs, à l'échelle individuelle comme à l'échelle collective.

[...]

La... *normalité*, c'est un immeuble dont tous les balcons alignés en façade paraissent identiques. Du moins si on les regarde d'un peu loin. Je ne dis pas que chaque habitant n'a pas le

loisir de personnaliser le sien et que si on allait y jeter un œil de plus près, on ne trouverait jamais rien d'un peu étonnant voire, qui sait même ?, quelques plants de cannabis qui grandissent à l'abri d'une canisse – ça va rarement au-delà de si peu... Et puis aussi, si on excepte l'immense penthouse hors de prix qui domine l'ensemble et qui, lui, tient ostensiblement à montrer à tous qu'il n'est pas de leur monde. A contrario, la marginalité, elle, ce sont, sur cette façade unie, mille et une entailles, mille et une fissures, mille et une crevasses, éclats ou lézardes, toutes de taille, de profondeur ou de forme différentes. Là, le temps, la pluie, le vent, la pollution, l'action des hommes, ont apporté de la poussière, de la boue, un peu de terre sur lesquelles quelques plantes vivaces se sont accrochées pour tenter de pousser, au bord du vide, à la merci d'une tornade, de la grêle, du soleil, sans engrais, sans tuteurs pour les tenir debout, sans jardiniers pour les arroser. Parce que le hasard les a portées là, ou parce que certaines fleurs ne peuvent exister qu'à très haute altitude ou au cœur des déserts brûlants ou sous le blizzard de certaines îles perdues dans le Grand Nord ou à l'à-pic de falaises vertigineuses, ou que l'exposition des balcons ne leur convient pas, qu'il leur faut plus ou alors moins de soleil, ou pas le

matin, elles qui ne fleurissent que la nuit, ou parce qu'elles ne supportent pas les terreaux vendus en grande surface et l'étroitesse des pots en plastique, ou, plus simplement encore, parce que personne n'a jamais songé à leur proposer son coin de balcon pour qu'elles puissent se développer à l'abri sur une surface un peu stable, peut-être parce qu'aucun locataire n'a envie d'orner son chez soi de plantes aussi revêches, aussi sauvages et, d'ailleurs, le règlement de copropriété interdit de faire pousser de telles espèces végétales dans les parties privatives... De nouveau, il est impossible de déceler ici une seule réalité monolithique mais, a contrario, une infinité de singularités toutes différentes. Rassurez-vous, j'entends bien que certains jugent qu'il serait préférable, si ce n'est impérieux, de passer ces façades au Karcher, de reboucher avec du béton jusqu'au dernier éclat, de pulvériser généreusement en guise de sous-couche de l'agent orange pour interdire tout retour de ces mauvaises herbes avant de repeindre l'immeuble d'un blanc uniforme et pimpant qui rendra à la ville son apparence de propreté et d'ordre.

[...]

— Monsieur Turner ! [...] Répondez à ma question : pourquoi avez-vous, semble-t-il avec le

sourire, acquiescé lorsque votre amie vous a annoncé qu'elle allait devenir pute ce qui, ne vous en déplaît, choque le sens commun ? Je vous écoute.

— Toutes ces lézardes, ces failles, ces fêlures, ces anomalies, ces accidents dans le béton uni de notre façade, je vous disais tout à l'heure qu'elles étaient toutes de taille, de profondeur ou de forme différentes, véritablement extrêmement différentes et cela n'aurait aucun sens de chercher à les réunir en une seule entité, une seule étiquette, un seul schéma plus ou moins général quant à leurs causes, leurs réalités ou leurs conséquences. Cela étant – qui est très important et qui doit être nettement entendu –, je tente malgré cela de dégager ici, non pas le portrait-robot, non pas les portraits-robots, mais, disons, les airs de famille qui pourraient rassembler tous ces gens qui, par inadaptation ou par refus – ou le plus souvent par un mélange... riche et complexe des deux dont il est vraiment très difficile de déterminer les justes proportions –, se sont retrouvés à pousser en dehors des balcons. J'ai commencé par inspecter la fissure socialement la plus présentable, celle qu'on conserve précieusement dans les musées quand, cinquante ou cent ans plus tard, le reste des ruines de

l'immeuble, oublié par tous, a rejoint une décharge. Avant d'attaquer, très bientôt, je vous le jure, la crevasse qui nous occupe et à laquelle la société réserve son plus violent stigmat, creusons juste encore un peu rapidement une lézarde – parmi tant – située à mi-chemin entre les deux et revenons à notre clochard qui trouvait... belle la vie – lui ou un autre, évidemment. Non, il n'a pas choisi le froid, souvent, la faim, parfois, l'absence de confort, la solitude, l'extrême isolement social, la dépréciation en permanence dans le regard des passants qui finit par miner vos plus intimes fondations, la violence aussi, de la part des autres *naufragés* de la rue, de certains de vos collègues ou de justiciers à la petite semaine qui veulent se payer un plus faible qu'eux, j'en passe et des pires peut-être. Et lui aussi, il préférerait ma maison parisienne et mon château du Berry à son sac de couchage sur une bouche de métro, et ma généreuse, et inconditionnelle, rente mensuelle en lieu et place – au mieux, s'il y a le droit... – du RSA accordé au prix de mille et une humiliations mois après mois répétées : par exemple, devoir, avec une hypocrisie des deux côtés de la table qui donne envie de vomir, convaincre qu'on est un pauvre honnête qui n'a d'autre désir que de se *réinsérer*, qui a un *projet* et qui cherche

*activement un emploi*, ou accepter l'inspection de son réfrigérateur ou de sa commode afin que les autorités scrupuleusement responsables des deniers publics s'assurent bien que l'éventuel fraudeur n'a en sa possession qu'exclusivement des produits alimentaires et des vêtements premiers prix correspondants au strict nécessaire et à l'image que la collectivité se fait de ce que doit être un assisté social – un pauvre honnête, on a dit... Il n'a pas choisi cette misère, c'est entendu, en revanche, il a probablement, au moins à un moment de sa vie, choisi, ou refusé plutôt, refusé l'assujettissement à... disons (son regard fait le tour de la pièce comme pour désigner un grand tout) l'ordre social. Au minimum inconsciemment, parfois en le regrettant l'instant d'après. Il a par exemple peut-être, avec une brutalité excessive, répondu verbalement, ou même physiquement, à son supérieur hiérarchique lorsqu'il lui a fait subir une de ces brimades qui rythment le quotidien de beaucoup d'entreprises, ou il a dû *oublier* trop souvent de se lever le matin pour aller travailler ou pour répondre à un de ces innombrables entretiens – entretien d'embauche, entretien préalable à l'entretien embauche, entretien de préparation à l'entretien d'embauche, entretien bilan de

compétence pour déterminer à quel type d'entretien d'embauche le candidat pourra postuler, etc. – qui sont au marché du travail ce que les interminables queues devant les boulangeries étaient à l'économie soviétique – et encore... tout le monde en URSS finissait bien par dénicher un bout de pain... À moins que, peut-être après une succession d'échecs dans sa *quête d'un emploi* ou quelques expériences qui lui ont procuré uniquement du dégoût et l'envie de se sauver, de désertier, il ait refusé le monde du travail tel qu'on lui proposait de manière délibérée et globale. En tout état de cause, il est peu probable qu'il soit devenu clochard uniquement à la suite de circonstances malheureuses indépendantes de sa volonté et qu'il a bien dû refuser, un peu, ou beaucoup, à un moment de sa vie ou de manière continue et déterminée, l'organisation de la société en l'état, au moins dans quelques-uns de ses fondamentaux. Et de nouveau, les gens très intelligents me répondront que s'il avait été en mesure de décrocher un poste gratifiant chez Dassault ou chez Publicis pour s'offrir la maison en meulière ou le loft avec vue sur le mur des Fédérés que nous évoquions tout à l'heure, ou ne serait-ce qu'un emploi rémunéré correctement et

offrant des conditions d'exercice supportables, il aurait cent fois préféré se lever le matin trop tôt à cause du bruit du réveil plutôt que de celui des passants et des automobiles sur son bout de trottoir. Et, là encore, tout ça est entendable. Jusqu'à un certain point... Claire Carthonnet – voyez, commandant, je n'ai pas trahi ma promesse, j'y arrive, au sujet qui vous intéresse – n'a pas choisi d'être pute. Elle explique son parcours sans rien sembler dissimuler et sans le grimer en chute pour complaire aux bonnes âmes, ni même en réussite exemplaire d'ailleurs. Claire Carthonnet n'a pas choisi d'être pute, mais elle a refusé la vie normale dans laquelle voulaient l'enfermer ses parents et qui l'aurait asséchée et sans doute asphyxiée, et elle lui a préféré une existence différente parce qu'elle-même était différente et qu'elle est douée – c'est patent dans les interviews qu'elle a pu donner – d'un pouvoir de vie marginal joyeux et très positif. Elle n'a pas choisi d'être pute – j'entends, comme petit, on rêve d'être astrophysicien, rarement éboueur ou femme de ménage – mais, toujours pour la citer de mémoire, elle ne l'est pas non plus devenue en dernier recours, elle avait envie de cette vie parallèle. Plus concrètement, elle a refusé l'ultimatum de sa mère – une *participation aux*

*frais* pour pouvoir rester au domicile familiale... – et elle a claqué à l’instant même la porte de l’appartement, par orgueil, écrit-elle. Avec son salaire de caissière, elle n’a déniché qu’une chambre de dix mètres carrés dans un foyer Sonacotra. « Un foyer sordide et un boulot abrutissant » qu’après quelques mois elle a refusés, ou, au choix – je vous laisse trancher –, elle a choisi de quitter. Pour se retrouver à la rue, sans un sous. Jusqu’au début de l’hiver quand dormir dehors devient une souffrance excessive. Alors, après quelques passes occasionnelles qu’elle décrit comme aucunement traumatiques, elle a refusé de reprendre un *vrai* travail, elle a refusé de s’installer durablement dans la clochardisation et elle a choisi, ou plus exactement encore à cette époque, *il* a choisi la prostitution, c’est-à-dire, à ses yeux du moins, à la fois un certain confort – l’hôtel au chaud, manger tous les jours, s’habiller correctement – et la liberté. De même que, plus tard, elle a choisi, elle qui se targue de n’avoir jamais dépassé les 35 heures de travail... par mois, d’enchaîner les passes comme une stakhanoviste pour payer son opération – 100 000 francs en Angleterre – et remplacer tout à fait le *il* par un *elle* qui correspond à l’identité qu’elle ressent. Riche et

complexe, commandant, c'est incontestable. Parce que les gens très intelligents pourront toujours arguer, à juste titre, qu'elle n'a pas choisi que sa mère, de fait, la mette à la porte, ni de n'avoir accès qu'à des emplois au plus bas de l'échelle sociale, ni de vivre dans une société qui ne permet pas, ou plus – ça a existé mais c'est une époque révolue, a fortiori avec son niveau d'études, ou celui d'Alice... ou celui d'une très grande proportion de jeunes Français –, de travailler à mi-temps dans un boulot supportable qu'on trouverait sans trop d'efforts tout en étant en mesure de payer un loyer dans une grande ville, ni, par exemple, que le bar de nuit qu'elle avait ouvert avec quelques amis ait rapidement mis la clef sous la porte et que la clientèle de l'établissement dont elle avait la responsabilité ait dû laisser place de nouveau à celle du trottoir. Et pourtant, au fil de chacune des pages, elle m'a donné, à moi, le sentiment d'avoir choisi – ou refusé – énormément de choses, l'essentiel même. Elle m'a donné le sentiment d'avoir choisi sa vie, en tout cas plus que si, avec la même inadaptation à la *normalité* sociale et la même inadéquation avec son genre de naissance, elle avait baissé la tête, accepté le *principe de réalité* et s'était résignée à un travail et à un sexe qui ne lui

convenaient pas et l'auraient rendue assurément malheureuse. Enfin, non, pardon, *malheureux* justement... Elle m'a donné le sentiment d'avoir plus choisi sa vie que la plupart des gens ou, du moins, que moi, par exemple, qui ai été mis tout petit devant un piano et qui ai... *choisi* – ou jamais refusé – de faire le Conservatoire... Je ne me plains pas, du tout, pas un seul instant, je ne voudrais pas être mal compris, je dis simplement que mon parcours était écrit d'avance, le sien, non. Et que les gens très intelligents qui m'expliqueront qu'elle n'a rien choisi auront tort, aussi tort que lorsqu'ils affirment que toutes les prostituées sont nécessairement aliénées alors qu'il est incontestable que Claire Carthonnet a profité plus et plus souvent que la plupart des individus de l'usage de sa liberté. Alors bien sûr, ces gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien nous expliqueront qu'un individu sain et raisonnable ne peut pas avoir envie de changer de sexe ni d'être clochard ni, a fortiori, de se prostituer, de même qu'il ne voudrait pas mourir d'un accident de voiture, d'une cirrhose ou d'un cancer des poumons, ni vivre comme un romanichel – pardon, j'aurais dû dire gens du voyage comme l'exige le politiquement correct – et errer de camp

insalubre en camp insalubre alors qu'avec une adresse fixe dans une HLM de banlieue, ses enfants pourraient suivre une scolarité *normale*, ou qu'il ne peut pas aspirer à loger dans un squat ni à y présenter ses productions artistiques ni, pourquoi pas ?, à se ridiculiser chaque jour en allant acheter son pain avec une crête rouge ou bleue ou verte sur la tête – on ne sait jamais bien où le raisonnable s'arrête avec ce type de certitudes... Alors, ces gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien s'arrogent le droit, le privilège de choisir comment doit être dirigée l'existence de tous ces... déviants, malsains et déraisonnables, ravalés au rang de sous-hommes, de sous-femmes, incapables de prendre les bonnes décisions pour eux-mêmes et qui, en toute chose, doivent être mis sous tutelle. Après tout, il est incontestable – à leurs yeux du moins... – qu'ils ont mieux réussi leur vie que ces parias et que ce n'est nullement le fait du hasard – ou d'un mystérieux déterminisme culturel, social et traumatique qu'il balaye d'un revers de manche – mais bien la preuve que, eux, sont plus aptes à prendre les bonnes décisions que ces gueux ce qui, ma foi, est bien... *normal* puisque, eux, sont très intelligents – tout se tient à bien y regarder, enfin, toujours à leurs yeux du moins... Et

naturellement, ces gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien ne se donnent jamais véritablement la peine d'écouter ni même d'entendre – comprendre, n'en parlons pas !, il faudrait pour ça, ce que très peu de personnes sont capables de faire, ne pas regarder l'autre à travers le prisme de ses propres ressentis, de ses propres désirs, de ses propres expériences, de son propre système de valeurs, de ses propres affects, de ses propres... déterminismes sociaux, culturels et traumatiques, de ses propres certitudes, de ses sales préjugés – ces misérables pour déterminer si, qui sait ?, leur *bien*, à eux, les gens très intelligents – et qui leur correspond peut-être réellement, qui les rend réellement heureux dans leur maison en meulière, leur loft *d'artiste* ou au fond de leur siège à l'opéra – correspond véritablement au *bien* des ces déviants afin de leur permettre au mieux, ou au moins mal, de passer au travers de la vie. Mais suis-je bête ?, pourquoi les entendre, les écouter, les comprendre, ces gueux, alors qu'ils savent déjà tout d'eux puisqu'ils ne sont, à leurs yeux, que, avant tout, des caricatures minces comme l'intérêt réel qu'ils leur portent et qui se réduit toujours au final à des archétypes pour lesquels une étiquette avec un nom suffit amplement à les décrire : pute ou

clochard, et tout est dit. Eux, ce sont des êtres humains divers qui peuvent librement se désigner le cas échéant comme ils le souhaitent parmi un champ illimité de possibles – prof, dirigeant d’entreprise, syndicaliste, CRS, bénévole aux Restos du cœur, culturiste, passionné d’échecs, libertin, fan de death metal, ou naturellement prof passionné d’échecs et fan de death metal, etc., etc., etc., le choix est véritablement infini –, quand ces sous-hommes, ces sous-femmes sont résumés, sont enfermés, sont emmurés dans un cliché et sommés de réduire leur identité à celui-ci comme si, au fond, n’existait aucun humain différencié et réellement vivant derrière ce masque de fer. Sans compter qu’en les rangeant ainsi dans ce que chacun perçoit comme une catégorie sociale inférieure – *Classer, dominer* écrit Christine Delphy –, on hiérarchise, au moins inconsciemment, la valeur des individus et on disqualifie leur capacité à faire les bons choix lorsqu’à contrario on rend légitimes et universels ceux liés à la *normalité* – définitivement, enfin... toujours à leurs yeux, tout se tient admirablement bien. C’est pour ça que ces gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien sont incapables de se représenter ces putes et ces clochards autrement que *simplement*,

exclusivement, caricaturalement malheureux puisque, eux, à leur place, n'auraient qu'un seul désir – ni riche ni complexe... –, qu'on les *sauve* de la rue pour les renvoyer à leur meulière, leur loft ou leur opéra – on les comprend... Mieux en tout cas qu'ils ne comprendront jamais – et pourtant ce sont des gens très intelligents... – que, peut-être, à leur place, ou plutôt, non, à la place que ces gens qui ont raison et qui veulent faire le bien leur concèdent avec mansuétude mais parcimonie et à laquelle on les assigne à se résigner sagement, certains, certaines parmi ces putes et ces clochards n'auraient à leur tour qu'un seul désir, qu'on les sauve de leur boulot de caissière et de leur foyer Sonacotra, quitte à les renvoyer à la rue ; et pourquoi ces plantes vivaces qui fleurissaient tant bien que mal chaque année dans les fissures de la façade, fanent en quelques jours sur leur balcon pourtant plus stable, abrité des intempéries et régulièrement arrosé et nourri en engrais chimiques par un généreux philanthrope qu'il serait justice qu'elles remercient pour ces attentions charitables. Non, vraiment, c'est à ne rien y comprendre..., leur rangée de poireaux plantée dans le pot en plastique juste à côté, elle, elle se porte à merveille, si ce n'est pas la preuve que quelque

chose cloche chez ces individus ! Mais tant pis après tout, l'essentiel est ailleurs, dans cette vérité qu'il est hors de question de remettre en cause : un individu sain et raisonnable ne peut pas préférer une façade délabrée couverte de fissures où l'on vit au bord du vide constamment dans l'incertitude, l'inconfort et la peur, à une autre réhabilitée, solide, uniforme, propre, parée de blanc et d'orange pimpants. Ces gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien me font penser à un groupe de jeunes hommes, à la piscine, ayant toujours aimé nager et qui jettent dans le grand bain, par surprise, de force, un de leur... *camarade* terrorisé depuis toujours par l'eau en lui criant, avec des rires gras, *Tu nous remercieras plus tard ! C'est comme ça qu'on apprend !* Et ces gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien, comme notre bande de nageurs, auront été imbéciles, auront eu tort et auront fait le mal. Et le pire, peut-être – s'il faut vraiment hiérarchiser –, c'est que ces gens, pourtant très intelligents..., avec la bonne foi éternelle des bourgeois bien nourris si étrangers au doute, ne semblent pas comprendre, ni même imaginer ni concevoir ni questionner, que ce *bien*, ce *mal*, ce *vrai*, ne sont pas et n'ont jamais été, comme ils semblent le croire, des

vérités universelles révélées, au choix, par Dieu ou par... leur morale *progressiste*. Outre qu'ils ne sont que *leur bien, leur mal, leur vrai*, outre qu'ils sont le produit de *leurs propres* ressentis, *leurs propres* désirs, *leurs propres* expériences, *leur propre* système de valeurs, *leurs propres* affects, *leurs propres* traumatismes, *leurs propres* certitudes – leurs sales préjugés –, ils sont sans doute avant tout le résultat d'un conditionnement social et culturel, un... conditionnement de classe, aurait dit Alice. Bref, ce qu'ils posent comme de l'universalisme n'est rien d'autre que du paternalisme normatif. Leur bien, leur mal, sont ce que la... *classe supérieure* définit comme tel et qui, mais ça doit être un hasard j'imagine..., tend à renforcer plutôt qu'à ébranler leur position dominante, à les légitimer plus qu'à les questionner. En conséquence, on peut imaginer que ce bien et ce mal, très subjectif, ne soient pas exactement celui de tous les individus de la terre ou même d'un seul pays, a fortiori lorsque ces individus tirent un profit notablement moins certain de l'organisation sociale en l'état, lorsque ces individus n'appartiennent pas – ou n'appartenaient pas, c'est une très vieille histoire que tout cela... – à la *classe supérieure*. Et ainsi, il n'est pas... malsain et déraisonnable d'imaginer

que, à bien y regarder, ce bien, ce mal, ne soient que très peu des valeurs morales mais avant tout des outils de contrôle qui donnent le beau rôle, le rôle du juste aux privilégiés, extorquent aux foules leur adhésion, leur assentiment, leur acceptation et permet de... remettre dans le droit chemin les déviants, ou, à défaut, de les exclure. De façon... civilisée, par le stigmaté. Ou, au besoin, de manière encore plus brutale par un enfermement psychiatrique ou carcéral. Décidément, tout ça est vieux comme l'histoire...

***(À suivre...)***